

Thanatos

Annick Perrot-Bishop

Number 19, Fall 1983

Nouvelles et récits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perrot-Bishop, A. (1983). Thanatos. *Moebius*, (19), 23–25.

ANNICK PERROT—BISHOP

Thanatos

Les galets grondent sous la pression des pas. Il avance à la lisière humide des vagues, le regard éclaté en parcelles de mer grise, en fourmillement rond de pierres lisses, en épaves rousses d'arbres qui arrêtent le mouvement, brisent l'espace de couleur et le regard qui s'immobilise et écoute. Un vol de canards vient broder le ciel gris, rythmer le champ sonore d'un decrescendo nostalgique. La senteur des algues s'immisce en longs filaments fades à l'acide odeur des troncs. Il s'arrête soudain et fait face à la nappe grise qu'argentent de part en part des scintillements éphémères, aussitôt ombrés par la mouvance nuageuse. Au loin, la mer se heurte à la verticalité brumeuse des montagnes qui repousse le regard, l'arrête dans sa quête. Les yeux reviennent vers l'opacité luisante des galets gris-bleu, vert-jade, ambrés, veinés de rosaces sombres et de confluent bleutés. Il voit le vieil homme se pencher, examiner avec attention l'objet ramassé, le mettre dans son sac; il scrute le sol, courbé à la recherche de cailloux, de coquillages peut-être? Vous cherchez des trésors? L'homme se redresse et sourit. C'est pour faire des colliers ou autre chose. Vous voyez ce bout de bois? Si j'y ajoute ce galet et cette coquille, cela ressemble à un canard, non? Je colle tout cela ensemble et puis je le vend. 4 ou 5 dollars. Ça arrondit ma retraite. Et vous, vous habitez ici? Je ne vous ai jamais vu sur la plage et c'est bien la première fois qu'on m'adresse la parole; c'est pourtant agréable de parler un peu. Non, je n'habite pas ici, je suis de passage et j'aime beaucoup ce coin. Il fait beau aujourd'hui hein? A un de ces jours, bye. Le vieil homme répond d'un signe de la main et s'éloigne vers la senteur salée qui l'assaille à nouveau, reprend possession de son être, s'infiltré dans chaque parcelle de sa conscience, devient cette conscience. Ou plutôt, celle-ci s'imbibe de l'odeur puissante, s'y colle pour se projeter dans un passé qui soudain crie. Mer autre, parfum autre et pourtant le même, mais plus salé, plus fortement imprégné de l'arôme des pins et du soleil. Il repousse loin de lui la caresse chaude, efface l'image bleue qui vacille, s'estompe, se mue en gris, s'étale à la surface plane de l'eau immobile.

Mes yeux vont se poser sur la douceur tranquille du paysage de Ville d'Avray. Eau qui s'étale en courbe, qui boit la lumière déposée sur la concrète présence des choses, pierre dure qui, à l'envers, s'enfonce dans la surface profonde. J'ai envie de plier l'affiche, de coller la rugosité de la pierre à son reflet mouillé. L'eau se brouille au contact de la lourde masse, l'image suspendue disparaît. Je repense au jeune homme rencontré la veille sur la plage. Un foulard déchiré noue ses longs cheveux sinueux. L'immense sourire aux dents noircies me fait osciller entre la sympathie et la méfiance. D'un sac qu'il porte à son côté, il extirpe un bouquet de tulipes jaunes et me le tend. Je le saisis avec maladresse et remercie. Au bout de la plage, je l'aperçois à nouveau, à demi allongé sur un rocher, le visage offert au soleil invisible, les yeux fermés sur une jouissance close. Quand je m'approche, il ne bouge pas, comme s'il n'entendait pas le bruit de mes semelles sur la roche. Lorsque je suis tout près de lui, il soulève les paupières et me sourit, sans avoir l'air surpris, la bouche ouverte sur ses dents noires. Mes yeux se dirigent vers les coupelles jaunes qui éclairent à présent le piano, se courbent au bout des tiges, s'entrouvrent pour laisser apercevoir la noirceur veloutée des pistils.

Aujourd'hui le ciel s'arrache à la grise fermeture des nuages, s'étire en fissures cotonneuses qui s'infiltrant dans la rose lueur du soleil matinal. Il sent sous son corps la rigidité de la roche déjà tiède, et sur ses paupières le désir d'une chaleur douce, sèche et brillante, qui viendrait l'enfermer dans un feu elliptique. Lorsqu'il entrouvre les yeux, le vieil homme surgit dans l'espace parallèle de son regard, courbé à la recherche de ses coquillages. Il le voit les examiner longuement, puis les rejeter un à un. Pas de chance aujourd'hui! Tiens, voilà la femme d'hier qui arrive juste derrière lui... Quand je m'approche, il se redresse à demi et me sourit. Les tulipes sont très belles; je les ai mises sur mon piano. Il ne répond pas mais son sourire s'agrandit, et ses yeux, l'espace de quelques instants, s'éclairent d'une lueur froide qu'accentue la noirceur des dents. Les cheveux d'algues battent de l'aile sous la rafale qui va ourler de blanc le rivage. Je m'apprête à partir. Pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi? Il commence à faire froid ici. J'hésite, mais il se lève et je le suis. Il habite non loin de la plage, dans une vieille maison qu'il partage avec des amis, me dit-il. La pièce dans laquelle je pénètre est en désordre et une odeur d'urine assaille mes narines. Ne faites pas attention. Ce sont les enfants. Il est difficile de les tenir propres. Nous entrons dans une pièce plus petite, garnie d'un matelas et d'une table sur laquelle est posé un réchaud. C'est ma chambre. Veux-tu du thé? De toute façon, j'en fais pour moi. J'accepte sans trop réfléchir. Il s'affaire avec des gestes précis pendant que je m'assois sur le

matelas, un peu déconcertée de me trouver là. Tu as remarqué le vieil homme qui ramasse des coquillages sur la plage? Oui, je crois bien. Pourquoi? Viens, on peut le voir d'ici. Nous nous approchons de la fenêtre qui donne sur la mer. L'homme avance, courbé, fouillant le sol de ses yeux déteints, sourd à l'affolement rauque des mouettes, aveugle à la frange mousseuse de la marée qui grignote le sol sablonneux. Soudain, il se redresse et regarde dans notre direction. Je devine son regard qui se précipite, sa main qui s'agrippe aux pulsations vivaces du coeur qui s'essoufle, qui tonne contre les tempes, remplit la tête et la conscience d'un cognement exacerbé. L'homme s'écroule. Le sourire point à la commissure des lèvres, se retrousse sur les dents noires, s'allume d'une lueur froide dans la prunelle qui me fixe. Je vois la pupille gonfler doucement, ronger, cercle après cercle, la surface grise de l'iris, puis l'oeil tout entier qui s'imbibe d'encre. La sphère hémorragique s'étale, atteint les paupières, envahit pommettes, front, nez et bouche, retrouve la noirceur originelle des dents qui baignent dans le masque funeste. Je m'enfuis et cours sur la plage à perte de souffle, dans le vent qui m'enveloppe, m'enferme dans son chant parfumé, m'entraîne loin de la forme recroquevillée. Au fond de mon regard, l'oeil muet du soleil fixe la houle qui gonfle et s'affaisse, se cogne, aveugle, contre les billes de bois mort.
